

L'écriture de Glozel - Son déchiffrement - Son authenticité

In: Revue archéologique du Centre de la France. Tome 18, fascicule 1-2, 1979. pp. 73-84.

Résumé

Cet essai de déchiffrement de l'écriture de Glozel prouve l'authenticité des inscriptions trouvées au « Champ des Morts ». Grâce à la lecture de deux tablettes inscrites, Glozel pourrait dès à présent être considéré comme un « centre d'initiation à l'astronomie » .

Cette conclusion est basée sur les aspects astronomiques, linguistiques et onomastiques suivants : on constate à Glozel, et aux environs, des lignes d'observations sur les corps célestes de la civilisation Glozélienne. Ces « Viseurs » astronomiques sont ainsi en relation, dans la région de Glozel, avec des toponymies caractéristiques, dans lesquelles on peut découvrir des mots pour « soleil », « lune » et « étoile » dans une langue ancienne pré-celtique. En second lieu, on peut observer dans les inscriptions l'apparition fréquente d'un symbole bien connu, celui du Swastika. Fait inattendu, il apparut soudain que les rites astronomiques des indiens Hopis d'Amérique du Nord suggéraient que ce Swastika ne représentait pas le symbole du soleil, mais celui de Sirius.

L'analyse des signes inscrits nous montre que l'écriture de Glozel se compose de symboles variés : figuratifs, mnémoniques, phonétiques et numériques. En ce qui concerne ces derniers, ils ressemblent tout à fait à ceux gravés sur des os de l'époque Paléolithique. Un cas spécial concerne les symboles phonétiques dans l'écriture Glozélienne. Ils appartiennent à une langue proto-celtique qui devrait avoir été le précurseur du pré-celtique mentionné dans les toponymies ; ce proto-celtique se compose d'un syllabaire codique à partir de 22 consonnes. Dans l'écriture de Glozel nous avons trouvé jusqu'ici une dizaine de ces symboles proto-celtiques.

Citer ce document / Cite this document :

Hitz Hans-Rudolf. L'écriture de Glozel - Son déchiffrement - Son authenticité. In: Revue archéologique du Centre de la France. Tome 18, fascicule 1-2, 1979. pp. 73-84.

doi : 10.3406/racf.1979.2234

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/racf_0220-6617_1979_num_18_1_2234

Dr. Hans-Rudolf HITZ

L'ÉCRITURE DE GLOZEL SON DÉCHIFFREMENT. — SON AUTHENTICITÉ ¹

Cet essai de déchiffrement de l'écriture de Glozel prouve l'authenticité des inscriptions trouvées au « Champ des Morts ». Grâce à la lecture de deux tablettes inscrites, Glozel pourrait dès à présent être considéré comme un « centre d'initiation à l'astronomie ».

Cette conclusion est basée sur les aspects astronomiques, linguistiques et onomastiques suivants : on constate à Glozel, et aux environs, des lignes d'observations sur les corps célestes de la civilisation Glozélienne. Ces « Viseurs » astronomiques² sont ainsi en relation, dans la région de Glozel, avec des toponymies caractéristiques, dans lesquelles on peut découvrir des mots pour « soleil », « lune » et « étoile » dans une langue ancienne pré-celtique. En second lieu, on peut observer dans les inscriptions l'apparition fréquente d'un symbole bien connu, celui du Swastika. Fait inattendu, il apparut soudain que les rites astronomiques des indiens Hopis d'Amérique du Nord suggéraient que ce Swastika ne représentait pas le symbole du soleil, mais celui de Sirius.

L'analyse des signes inscrits nous montre que l'écriture de Glozel se compose de symboles variés : figuratifs, mnémoniques, phonétiques et numériques. En ce qui concerne ces derniers, ils ressemblent tout à fait à ceux gravés sur des os de l'époque Paléolithique. Un cas spécial concerne les symboles phonétiques dans l'écriture Glozélienne. Ils appartiennent à une langue proto-celtique qui devrait avoir été le précurseur du pré-celtique mentionné dans les toponymies ; ce proto-celtique se compose d'un syllabaire codique à partir de 22 consonnes. Dans l'écriture de Glozel nous avons trouvé jusqu'ici une dizaine de ces symboles proto-celtiques.

I

LE DÉCHIFFREMENT

GLOZEL

Lors de notre visite à Glozel, M. Emile FRADIN nous ouvrit chacune de ses vitrines, nous laissant prendre en mains et examiner chaque objet de son Musée.

Puis il nous mena au site archéologique, le « Champ des Morts ». Là je fus saisi d'un certain étonnement : le lieu des trouvailles est situé au pied d'une pente dans le vallon du Varcille, et je me demandais tout de suite quelle raison avait eu la civilisation Glozélienne d'exister précisément à cet endroit vraiment exceptionnel. Par ailleurs, il était frappant que des fosses étaient orientées dans l'axe Nord-Sud/Est-Ouest, et je dois reconnaître que, pour la théorie que je suggérais, j'aurais préféré une autre orientation de la station de Glozel.

Mais je devais comprendre bientôt pourquoi on l'avait fait de telle manière.

Autrement dit, il devenait clair que le « Champ des Morts » représentait une place cultuelle et funéraire (?) des « Glozéliens » et que leurs habitats devaient se trouver ailleurs. Il faudrait alors donner une réponse très spécifique à la question : à quel but avait servi le lieu-dit « Le Champ des Morts » ?

Revenons à l'orientation. On sait en ce qui concerne les tombeaux mégalithiques, les dolmens, et aussi d'autres monuments mégalithiques, qu'ils étaient orientés de préférence sur le cours du soleil, d'où on pouvait observer son lever et son coucher grâce aux marques caractéristiques du terrain. Ces « viseurs » solaires servaient également à la détermination d'un calendrier annuel, où l'on pouvait

fixer de telle manière les solstices d'été au 21 juin et d'hiver au 21 décembre, et les équinoxes au 21 mars et au 23 septembre. En plus, ces monuments mégalithiques étaient non seulement orientés sur le soleil, mais aussi sur la lune et sur des astres brillants (R. MUELLER, 1970).

LA LANGUE PRÉ-CELTIQUE

Quand je commençai à me livrer à l'étude de l'écriture Glozélienne, il m'apparut très évident, à quelles langues ces inscriptions bizarres (d'après les publications éditées : D. VOELTER, 1930 - T.D. CRAWFORD, 1977) ne pouvaient jamais appartenir : le Sémitique, le Berbère, le Basque, le Chinois, le Finlandais et l'Espagnol. Mais dans ces travaux scientifiques, une langue n'était pas envisagée ni étudiée : le Celtique.

Or je m'étais tourné depuis plusieurs années vers le Celtique, parce que je soupçonnais y avoir découvert la clef d'un langage qui était vraisemblablement parlé par les constructeurs des monuments mégalithiques au Néolithique.

Comme on le sait, le Celtique ne consiste pas en une langue uniforme, mais il se compose, d'une part du plus ancien Goldélique où on compte le Gaélique d'Irlande (Irlandais) et le Gaélique d'Ecosse (Ecosais), et d'autre part du plus récent Brittonique à qui appartiennent le Breton et le Cymrique de

1. Dédié à Mme et Docteur A. MORLET, Vichy, à M. Emile FRADIN, Glozel, et au Docteur Max VAUTHEY qui nous a accompagnés personnellement sur le terrain.

2. Le terme « VISEUR » est employé ici dans le sens nautique d'« amer » : objet fixe et très apparent dont on se sert pour prendre des relèvements.

Wales (*Tab. 1*). A côté de ces idiomes celtiques dits « insulaires », on connaissait antérieurement d'autres langues celtiques du « continent » dont je cite le Gaulois, le Gallois et le Celto-ibérique qui sont pratiquement éteintes aujourd'hui.

J'ai déjà mentionné les monuments dits mégalithiques qui étaient construits au Néolithique partout en Europe, par des peuples non déterminables d'une façon précise et dont on dit que les termes désignant des mégalithes sont dérivés du Celtique. On y distingue donc principalement les *menhirs* (piliers), les *dolmens* (tombeaux) et les *cromlechs* (cercles), ce qui se traduit en « Celtique » par MEN-HIR (« pierre longue », DOL-MEN (« table de pierre ») et « CROM-LECH » (« cercle de pierre ») ; de ces désignations l'on peut ainsi déduire que le mot celtique de « pierre » était tantôt « MEN » et tantôt « LECH ». Il faut quand même ajouter que ces monuments mégalithiques étaient érigés longtemps avant l'apparition des Celtes, ce qui veut dire que ces termes utilisés devaient appartenir probablement à une langue déjà « pré-celtique ».

Inspiré par l'idée d'une langue pré-celtique à l'époque des mégalithes, je commençai à étudier les *toponymies* dans les stations mégalithiques en Europe, et ainsi je trouvai des noms comme « Mane Lud » en France, « Avebury » (antérieurement « Abury ») en Angleterre, « Loch Gur » en Irlande, « Grenchen » en Suisse, « Zuschen » en Allemagne et « Sartène » en Corse. Et je posais comme hypothèse de travail la question suivante : Comme il est évident qu'un grand nombre de mégalithes était orienté sur les corps célestes, serait-il donc possible de trouver dans ces noms de stations mégalithiques éventuellement des désignations celtiques pour le « soleil », la « lune », l'« étoile » et le « feu » — comme on l'avait déjà observé pour les formes de la « pierre » ? Et je cherchais ces mots dans les dictionnaires celtiques (*Tab. 1*).

	GOIDELIQUE		BRITONNIQUE	
	Gaëlique d'Irlande	Gaëlique d'Ecosse	Breton Bretagne	Cymrique Wales
« pierre »	leac	clach	men	llech
« soleil »	grian	grian	heol	haul/ gweol
« lune »	re luan	re luan	heure loar	bore lleuad
« étoile »	reult suil (« œil »)	reul suil (« œil »)	sterenn	ser
« feu »	teine	teine	tan	tan

TABLEAU 1. — Termes celtiques des « corps célestes »

Au premier abord, il ne semble pas exister une grande similitude de ces termes dans les quatre idiomes celtiques, mais à partir du mot signifiant « feu » j'osai la conclusion qu'une racine commune devait avoir existé auparavant et provenait d'une langue « pré-celtique ». J'évoquai tout de suite la toponymie mégalithique en Corse « Sar/tène », et je dérivai de la seconde syllabe de ce mot la forme pré-celtique exigée pour la désignation de « feu » qui avait été donc TÈNE.

Les études linguistiques ultérieures prouvaient en plus que les termes des corps célestes existaient aussi dans la toponymie mégalithique provenant du pré-celtique et je pus alors élargir le vocabulaire pré-celtique ainsi :

Pour la désignation de la « lune », on avait utilisé deux mots, soit BEURE/BERE qu'on trouve encore dans le nom « Abury », soit LEU/LEUAD/ LEURE/LORE qui est retenu dans la toponymie « Mane Lud ». En ce qui concerne l'expression pour le « Soleil » on employait GUR et GREN, le premier utilisé dans « Loch Gur » et le deuxième dans « Gren-chen ». La désignation pré-celtique pour « l'étoile » était SUR/ SIR/ SUL, ce qui est resté dans les toponymies « Sar-tène » et « Zu(r)-schen(e) ». Mais j'aime bien tenir compte que cette expression pré-celtique était utilisée aussi hors des toponymies, mais pour la désignation d'une très grande étoile claire « Sirius ».

Pour compléter le sujet du pré-celtique, je pus donc aussi préciser l'expression pour la « pierre » en trouvant dans les diverses toponymies mégalithiques des formes comme LECH/LEACH/LEY, mais aussi comme MEN/MAEN et ONN/HONN/CHEN, la dernière expression par exemple dans « Gren-chen ».

GLOZEL ET LE SWASTIKA

A partir de ces réflexions, je me demandai s'il se cachait éventuellement aussi dans la toponymie de « Glozel » une telle explication pré-celtique, et ce pour deux raisons : Quoique Glozel n'ait probablement rien à faire avec le mégalithisme, on y trouve quand même des trouvailles provenant du Néolithique, et deuxièmement existait le fait que des fosses au « Champ des Morts » étaient orientées dans l'axe Nord-Sud/Est-Ouest, dont le dernier est pratiquement identique avec la position du soleil lors des équinoxes (21 mars et 23 septembre).

Je transformais alors « Glozel » en « GOL-SEL » ou mieux « GOR-SEL », possible aussi « GOL-SER » (à cause de la permutation linguistique des consonnes « l » et « r ») et je le traduais par GOR (« soleil ») et SEL (« étoile ») comme GOR-SEL (« soleil-étoile »). Serait-il ainsi possible, — en conclusion, — que Glozel ait eu quelque chose de commun avec le soleil et les astres, ou en général avec l'astronomie ?

Si on observe donc les diverses tablettes de Glozel, même superficiellement, on ne peut pas ne pas voir qu'un seul symbole très spécifique se répète fréquemment dans les inscriptions : le Swastika (*fig. 3 et 4*). Cette croix gammée est un signe graphique dont les branches ont la forme coudée de gammas tournés dans le même sens (A. MORLET, 1930). On dit de ce Swastika qu'il représente un symbole solaire ; en Irlande existait la coutume suivant laquelle les filles tressaient des croix en forme de Swastika pour le jour « d'Imbolg » — c'était le 1^{er} février — en l'honneur de saint Brigid. Mais, le Stawiska était aussi connu chez les anciens peuples dans diverses parties du globe, et il semble qu'il représentait le « symbole de la génération ».

Poursuivant l'étude de ce Swastika, je reçus un jour une indication inattendue sur la signification de ce symbole. Quand j'étudiais les coutumes liées au solstice d'hiver chez les indiens dits « Hopis » de l'Amérique du Nord, je fis la découverte remarquable que le Swastika ne représentait pas le soleil, mais un autre astre encore plus brillant : Sirius !

DE L'ASTRONOMIE CHEZ LES INDIENS « HOPIS »

Le « Book of the Hopi » est pour les indiens Hopis un livre « sacré » (F. WATERS, 1969). Ils nous y révèlent pour la première fois les secrets de leurs

mythes, de leurs légendes et de leurs cultes. Plus d'une trentaine d'hommes et de femmes de la tribu des Hopis en Arizona, dans l'Amérique du Nord, nous racontent ici d'une manière simple l'histoire de leur peuple.

Les Hopis se considèrent comme les premiers habitants de l'Amérique et ils sont d'après leur foi un peuple *choisi*. Ils nous racontent l'histoire de son origine et de sa survivance des trois anciens mondes submergés. Ils parlent de leurs migrations sur le continent et ils nous donnent la désignation de leurs rites et de leurs symboles. Leur conception du monde est une religion de la nature, et leurs coutumes, leurs danses, leurs prières et chants religieux ne se comprennent que par l'harmonie de l'univers. Les Hopis souhaitent communiquer leur savoir cryptique, car un danger les menace, celui de voir leurs mythes se perdre dans l'oubli.

Ainsi est-il du « KOKOPELI-KACHINA », un chant dans une langue ancienne et oubliée, de sorte que plus un mot n'est compris aujourd'hui par les Hopis modernes. Et de même, les symboles magiques — gravés sur des parois ou des tablettes comme témoigns des temps légendaires — leur sont devenus incompréhensibles.

Une de ces tablettes avait été donnée aux Hopis par « Masaw », le dieu du « Clan du feu ». Parce qu'un coin de celle-ci était cassé et devenu introuvable dans le clan, on disait que ce morceau était retenu par Masaw et qu'il faudrait tout l'effort du peuple pour le récupérer un jour chez le dieu.

Sur le front de cette tablette on observe donc plusieurs symboles inconnus dont un représentant le Swastika entouré de divers signes. L'interprétation de ces symboles dans le livre des Hopis prouve que ces indiens modernes ne comprennent plus le contenu de ces textes, car, — à propos de la représentation de l'homme décapité sur le revers de la tablette, — on peut lire « que le dieu Masaw incite le peuple du clan du feu à n'accepter aucune autre religion que la sienne, même s'ils tombaient dans l'esclavage, parce qu'autrement leur chef serait décapité ».

Je trouvai cette interprétation assez faible, et en vain je cherchai une explication pour les figurations du front de la tablette comportant le Swastika. Mais, en continuant à lire dans le livre des Hopis, je constatai soudain des passages très remarquables qui pourraient donner une explication adéquate pour les symboles. Il s'agissait d'une description du rite « WUWUCHIM », la première festivité lors du solstice d'hiver chez les Hopis, et cette partie du texte porte comme titre « le contrôle des étoiles » :

« Il y a sept chants, et nous devons faire attention de les chanter avant que les sept étoiles, Chööchökam (ce sont les Pléiades) aient disparu du ciel. Au moment où le chant de la récolte est terminé, Hotomkam (c'est Orion) disparaît au couchant (environ 2 h 30).

Nous avons alors un moment de repos, tandis qu'un des anciens s'en va en dehors (l'observation des astres se fait par une ouverture du Kiva, du temple souterrain) pour viser Natupkom (c'est Castor et Pollux), suivi peu après par une grande étoile, Talawsohu (c'est Procyon). Notre dernière partie du rite doit être achevée avant que le plus ancien,

qui observe le ciel, voit apparaître la grande étoile par l'ouverture du toit du temple... Alors, continue le chef, apparaît dans le Sud-Est une autre étoile, Ponochoha (c'est Sirius = l'étoile des chiens). C'est l'astre qui contrôle la vie de tous les êtres vivants dans le royaume des animaux. Son apparition traduit l'intention harmonieuse du créateur qui demande que les hommes vivent en harmonie avec tous les animaux de ce monde. Le chant dans la Kiva s'arrête quand se lève sur l'horizon le soleil. Avec son apparition notre cérémonie est terminée. »

En lisant ces phrases, j'eus tout à coup une certaine inspiration et je ré-examinai la tablette avec la figuration du Swastika (*fig. 1*). Parce que j'avais déjà antérieurement soupçonné que le signe du Swastika ne représente pas le soleil, mais Sirius, je tenais tout à coup en main cette ultime preuve. En comparant donc la citation du rite astral avec les symboles gravés sur la tablette, j'aboutis à la conclusion suivante :

« En haut à gauche, on constate le Swastika — c'est Sirius ; à droite de lui on voit un cercle avec trois points — ça devrait être Procyon. Dessous est figuré un autre cercle avec trois (ou quatre) branches et à côté un angle droit, cela représenterait donc, toujours d'après la citation du rite, "Castor et Pollux". A gauche de cette figure on voit un serpent — c'est la désignation de la voie lactée, et plus à gauche, au-dessous de Sirius on constate un symbole en forme de V — ce serait donc la partie supérieure de l'Orion. Mais ici, il manque le coin de la tablette cassée ! Sans doute, on y aurait trouvé la figuration du reste de l'Orion, mais plus bas on aurait aussi observé le symbole pour les Pléiades, comme cité dans le rite. »

Ainsi, je trouvai mes suppositions confirmées sur l'atlas céleste et toutes mes réflexions coïncidèrent avec les constellations de ces astres sur cette carte (*fig. 2*). On pourrait donc seulement y ajouter que l'homme sans tête sur le revers de la tablette représente sans doute Orion, le chasseur décapité selon d'autres mythes, lorsqu'il cherchait à chasser les Pléiades, dont les sept étoiles étaient considérées comme « sept oiseaux ».

GLOZEL UN « CENTRE D'INITIATION » A L'ASTRONOMIE ?

A partir de toutes ces réflexions et avec quelques connaissances de l'astronomie, je commençai le déchiffrement de l'écriture de Glozel, et je présente ci-contre la traduction d'une première tablette où se trouve aussi la figuration d'un Swastika (*fig. 3*). En ce qui concerne le numérotage des symboles, je m'appuyai sur celui du Docteur MORLET (A. MORLET, 1955) qui malheureusement n'est pas tout à fait complet ; en ce cas j'ai ajouté au chiffre selon Docteur MORLET la notation « a ».

Cette tablette nous indique donc différents événements du ciel, — comparables à ceux cités par les Hopis, — et d'après le déchiffrement il apparaît que la séquence des symboles est formée de manière boustrophédon. Par ailleurs, il devient évident qu'on peut y distinguer différents signes : *figuratifs*, *mnémoniques*, *phonétiques* et *numériques*, — chose qui était déjà suggérée par le Docteur MORLET. Si on essaye de classer ce texte d'après des caractéristiques, on compterait vraisemblablement les éléments n° 18, 28, 73 et 77 comme symboles *figuratifs*, alors qu'on jugerait mnémoniques les n° 6, 15, 16, 29, 32 a, 33 et 101 ; mais c'est encore loin d'être

RE	=	<u>ra</u> -yon
LE	=	<u>lu</u> -mière
SE	=	<u>sci</u> -ntiller, "éclair"
GE	=	"terre" (grec "γῆ")
TE	=	"feu"
NE	=	"ciel" (sumérien "an")

Tab. 2 Le code de la langue proto-celtique

S/Z	H/CH	F	W	RH	LL
T	K/C	P	QU	R	L
D	G	B	GW		
N	NG	M			
NH	NGH	MH			

Tab. 3 Les 22 consonnes "celtiques"

PROTO-CELTIQUE		GLOZELIEN	
<u>Syllabe codique</u>	<u>Désignation</u>	<u>Symbol</u>	<u>No.</u>
RE	rayon	X	50
LE	lumière	Λ	55
SE	éclair	h	65
GE	terre	L	32
TE	feu	T	38/41 ?
NE	ciel	H	45
QUE	eau	w	36
CHE	pierre	<	15a ?
KE	homme	Y	98
GWE	femme	O	76 ?

Tab. 4 Le code syllabique dite Proto-celtique dans l'écriture Glozélienne (No. d'après Dr. Morlet)

SE et NE se trouvent sur d'autres tablettes qui ne sont pas encore publiées.

une classification définitive. Comme éléments *numériques* on compterait les n° 9, 10, 27 et 39, ce qui sera discuté en détail dans un chapitre suivant.

Les *signes phonétiques* forment un groupe spécifique ; ainsi les n° 32, 36, 50 et 55 dont je suggère fortement qu'ils appartiennent à une ancienne langue celtique très proche du pré-celtique cité et que j'appellerai « Proto-Celtique ». Ce Proto-Celtique se comportait comme une langue syllabique et se composait ainsi de différentes syllabes, l'existence desquelles se retrouve dans les symboles Glozéliens (Tab. 4).

Ainsi, le signe n° 32 du texte traduit exprimait la syllabe proto-celtique GE qui signifiait « terre », et le n° 36 était équivalent à la syllabe QUE qui voulait dire « eau ». En plus, le symbole n° 50 figurait pour RE signifiant un « rayon » ou peut-être aussi une « étoile », et enfin le n° 55 exprimait la syllabe proto-celtique LE qui signifiait la « lumière » (Tab. 2 et 4).

Revenons encore une fois au déchiffrement de l'inscription (fig. 3). Une traduction littérale de ce texte décrirait donc des observations astronomiques comme suit

« On observe le lever de la lune sur la terre, mesuré dans un angle de 120 envers le soleil qui s'est couché dans l'eau.

« La lune va grandir dans les 14 jours suivants jusqu'à ce qu'elle devienne pleine. Après, la lune va se coucher — ou —

« Après la pleine lune va diminuer (?).

« Alors se lève à l'est une étoile rayonnante, Sirius, la grande lumière !

« Et peu après, apparaît de nouveau le soleil ! »

D'après cette traduction, le contenu du texte devrait exprimer une leçon d'astronomie ; malheureusement je ne peux garantir d'une façon absolue ces données astronomiques en raison d'autres faits, inconnus, comme par exemple la datation exacte de la tablette, mais je suis persuadé que les spécialistes nous conforteront un jour avec des calculs précis. Bien que le savoir se soit transmis aux anciens temps par la tradition orale, on avait quand même besoin d'aides mnémoriques qui donnaient la garantie de transmettre à l'élève, à « l'initiant » un savoir assuré.

C'est un tel memento astronomique que constituait certainement la tablette discutée du clan du feu chez les Hopis, mais on connaît également des inscriptions de même type chez les peuples de l'Océanie (J. BIANCO, 1977) ; c'est pourquoi l'on peut juger qu'au moins une partie des textes de Glozel peut être interprétée dans le même sens. Serait-il donc possible que Glozel ait représenté une longue tradition, quasi une « école d'initiation à l'astronomie » ? s'étendant sur des milliers d'années et se manifestant dans une écriture spécifique ; cette écriture n'était donc pas accessible au « grand public », mais par là-même elle possédait le désavantage de tomber plus facilement dans l'oubli.

Laissons ces spéculations et essayons de déchiffrer une seconde tablette Glozélienne (Fig. 4).

Je n'essaierai pas dans cette inscription de distinguer entre les différents symboles (figuratifs, mnémoriques et numériques) parce que cette classification ne me semble pas encore assez claire. J'aimerais donc insister de nouveau sur les signes

phonétiques car ils m'intéressent surtout en conjonction avec le proto-celtique syllabique.

Comme symbole déjà connu, nous trouvons ici de nouveau le n° 36, QUE, qui signifiait « eau » ; on y voit aussi le n° 50 RE traduit auparavant par « rayon », mais je dois bien expliquer ici que j'ai trouvé une autre désignation pour ce symbole quand il est utilisé en combinaison avec des signes numériques comme « 11 », c'est-à-dire qu'il portait à ce moment la valeur numérique de « 50 ». Je vais expliquer ces faits en détail plus loin.

Comme symbole phonétique nouveau, je veux introduire le n° 15 a, et je le traduirais par « pierre » ce qu'exprimait la syllabe proto-celtique CHE. Par ailleurs la syllabe n° 98 était KE, désignant un « homme ». Le symbole n° 38 était utilisé pour la syllabe TE, « feu », mais je ne suis pas sûr si la même désignation concernait aussi le n° 41 que je traduisais par « sang », parce qu'en proto-celtique le terme pour « sang » devrait être TE-QUE, « feu-eau ».

Une autre question se posait pour le symbole de la « femme », en proto-celtique GWE. Dans d'autres écritures, ce symbole est souvent figuré comme une « matrice féminine » (= urne ovoïde à large col) ; pouvant mettre le signe N° 76 de MORLET (2° - tablette, quatrième ligne). Cf. Tab. 4.

Ainsi de ce texte je pourrai donner la traduction littérale suivante :

« On avait planté une pierre comme marque de viseur sur le feu (vraisemblablement Sirius ?) qui se lève derrière la montagne dans un angle 70.

« La lune se trouve au ciel dans une hauteur 10.

« La pleine lune a une grande influence sur l'homme, surtout la femme, parce qu'elle lui offre chaque mois un sacrifice de sang (menstruation).

« Sirius va se coucher dans l'eau en coupant le cours du soleil. »

Sur cette tablette on trouve de nouveau une observation du ciel, mais en combinaison avec une remarque sur l'influence de la pleine lune, surtout chez la femme. On avait depuis longtemps observé une relation entre la périodicité de la lune et la « période » de la femme, et je note que cette idée est conservée en Gaélique d'Ecosse dans l'expression « menstruation » avec « mio-sach » qui signifie « lune/mois-sacrifice » (qui est devenu « sacrifice » en français) !

J'ai présenté ici un premier déchiffrement de deux tablettes Glozéliennes à partir de l'hypothèse que Glozel représentait un « centre d'initiation à l'astronomie », et je suis en train de traduire d'autres tablettes où je trouve exactement le même contenu. Mais pour mieux comprendre la suite de mes réflexions je veux donner au lecteur des explications additionnelles justifiant ma conviction de poursuivre le chemin dans le sens du déchiffrement déjà acquis.

**

II

LES EXPLICATIONS

L'OBSERVATION DU CIEL ET LES TRIANGLES SECRETS DE GLOZEL

Je me suis demandé dès la première vision des sites Glozéliens au Champ des Morts pourquoi la civilisation de Glozel avait choisi précisément cet

endroit comme lieu de culte. Il devrait exister sûrement une explication exacte qui serait en rapport avec la lecture des inscriptions.

Si l'on étudie la situation géographique de Glozel et de ses environs concernant une observation du ciel, il devient vite évident que des « viseurs » favorisés se trouvaient vers le Sud-Est et le Sud-Ouest où sont situées les montagnes comme les Monts de la Madeleine et les Bois Noirs ou la région des Puys. En plus, la contrée de Glozel est très vallonnée et on y trouve plusieurs mamelons d'où on jouit d'une superbe vue sur les montagnes mentionnées. Les conditions géographiques étaient donc très favorables à la civilisation de Glozel pour déterminer des viseurs sur les corps célestes et observer ainsi leur cours à grande distance. On n'avait donc pas absolument besoin de monuments énormes de pierre comme des mégalithes pour pouvoir ainsi fixer un calendrier astronomique dans la nature ; cela se faisait avec des systèmes moins « compliqués ».

Quoique les éléments constituant des viseurs exacts aient probablement disparu, il existe encore des points de vue, d'où partent les lignes d'observation, et je suis monté sur des collines près de Glozel pour assurer une orientation sur les hautes montagnes. Malheureusement ces observations dépendent naturellement du temps géologique et aussi de la répartition des forêts et des bois dans les différentes périodes Glozéliennes. Il ne restait donc que la *carte topographique* (1 : 25 000^e) pour chercher des viseurs dans les environs de Glozel.

A partir de la latitude géographique de Glozel, l'on peut facilement calculer les azimuts du soleil aux points des solstices et des équinoxes, et l'on sait que ces directions varient peu pendant des siècles. Malheureusement cela n'est pas le cas pour la lune et les astres quant au calcul de leurs déclinaisons, parce que pour une détermination exacte d'un viseur il faudrait absolument connaître la datation des événements — et c'est encore un problème très délicat pour Glozel !

Mais je puis déduire les lignes d'observations sur les corps célestes pour Glozel, grâce à deux sources : premièrement, j'ai trouvé des données assez précises pour les orientations des monuments mégalithiques calculées pour les années d'environ 2 000 av. Chr. (R. MUELLER, 1970), et d'autre part je tenais compte des autres stations antiques des environs de Glozel où on avait trouvé des inscriptions du même style (chez Guerrier, Puy-Ravel, Rez de Clozel), et ainsi je travaillais sur les toponymies.

A partir de ces déterminations, on trouve donc que le Champ des Morts est situé *au foyer des lignes d'observations astronomiques*, basées sur des relevements du ciel ou du cours du soleil, de la lune et probablement de Sirius (*fig. 5*).

L'axe Nord-Sud commence au « Bois de Cluzel », passe à Glozel et possède un premier point terminal à la « Petite Moussière » (Pt. 607). L'axe Est-Ouest est identique avec la position du soleil aux équinoxes (21 mars et 23 septembre), touche Puyravel et Guerrier (les deux stations du style Glozélien), passe à Glozel et se termine à la Borne Pt. 531. Le lever du soleil au solstice d'hiver (21 décembre) est observé à un azimut près de 125° du Pt. A. de « Chez Démon », passe à Glozel, touche les « Ruines de Montgilbert » et aboutit au « Roc de Gabelous ».

Le coucher du soleil au même jour est observé à un azimut près de 235° du Pt. B de « Gimet », passe à Glozel, touche d'abord le Pt. 577, puis « Balichard » et se prolonge probablement vers le « Massif Central ».

Pour moi, c'est donc évident qu'on trouve au niveau de ces viseurs solaires des toponymies en rapport avec le mot pré-celtique pour soleil, c'est-à-dire GUR/GUL, et cela est facile à voir dans « Guerrier » et « Mont-gilbert » ou « Cluzel ». Mais en plus, je découvrais aussi la désignation pré-celtique pour « pierre », LECH dans la toponymie de « Ba-lich-ard ! »

En ce qui concerne ensuite les observations de la lune, elles étaient fixées vraisemblablement surtout sur leurs positions extrêmes, ce qui se donne des faits astronomiques pour le cours de la lune à des déclinaisons près de — 29° et de — 19°. La lune était donc observée pour ces positions soit du Pt. C de « Gimet » d'où cette ligne termine à « Bernardin » soit du Pt. E (Pt. 590) avant son passage aux « Grandes-Bruyères ». Car je pense que ces deux toponymies prennent leur origine du mot pré-celtique pour lune qui était BERE/BEURE.

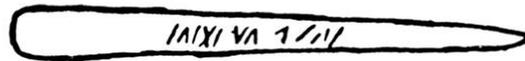
Un autre observation lunaire prend son départ du Pt. D de « Chez Démon » et touche le cimetière de « Ferrières-sur-Sichon » — cette ligne probablement inclut aussi un viseur sur Sirius (?) mais, fait remarquable, cette ligne est croisée précisément à ce cimetière par une autre ligne d'observation menant parallèlement à celle-là mentionnée pour les « Grandes Bruyères ». Ce fait que des viseurs lunaires touchent très souvent des cimetières qui se trouvent hors des habitats m'est déjà apparu lors des observations mégalithiques en Suisse. Et, comme dernier viseur, on trouve aussi une ligne parallèle à celle mentionnée pour la lune et Sirius, laquelle touche le « Moulin Piat » où l'on a fait également des trouvailles de type Glozélien.

Ce qui est maintenant très remarquable en plus, c'est le fait que le Champ des Morts se trouvait ainsi également hors des habitats (on a découvert plusieurs cavernes creusées à flanc de colline munies d'un pilier central, N. TORCHET, P. FERRY, et J. GOSSART, 1978), — et que le lieu de culte était autrefois au foyer de ces observations ; mais ce lieu correspondait en outre au sommet des triangles dont les autres points, en tant que points élevés sur le terrain, devaient avoir servi pour les calculs astronomiques précis sur les corps célestes.

Il existe donc en outre beaucoup plus de lignes correspondantes que celles que j'ai citées, lesquelles se croisent, se touchent à des points importants ou les combinent en formant de nouveaux triangles aptes à des calculs géodésiques et astronomiques. Je ne les ai pas marqués ici afin de faciliter la compréhension de ma théorie, mais en fait, ces lignes additionnelles sont faciles à trouver. Je laisse bien entendu aux astronomes et autres spécialistes le soin de nous révéler dans le futur, toutes les données mathématiques contenues dans les « triangles secrets de Glozel ».

Nous avons constaté dans le déchiffrement des textes de Glozel qu'on avait également des signes numériques dans l'alphabet Glozélien, mais à ma grande surprise je remarquais que ces symboles étaient absolument identiques aux signes gravés sur

Fig. 6 Jean Blancs (Dordogne).



à lire: $\frac{I \ A \ I}{10,40,10}$ $\frac{X \ I}{50,10}$ $\frac{V \ A}{20,40}$ $\frac{1 \ // \ I}{40,20}$ $\frac{Y}{60}$

60 60 60 60

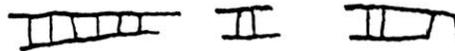
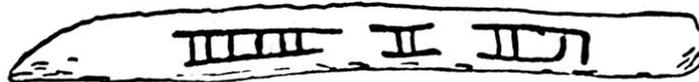
Fig. 7 Laugerie Basse (Dordogne).



à lire: $\frac{I \ I}{10,40}$ $\frac{V \ V}{20,10,20}$ $\frac{X}{50}$

50 50

Fig. 8 Lorthet (Hautes-Pyrénées).



à lire: 60 = 20 + 40

vraisemblablement le "premier calcul"

Fig. 9 Glozel



à lire: $\frac{II}{70}$ $\frac{XII}{70}$ $\frac{III ?}{28 (?)}$

à calculer (?): 140 : 28 = ?

Fig. 10 Glozel



à lire (?): $\frac{CTJ}{100x100}$ $\frac{XYX}{50x50}$

à calculer (?): 10'000 + 2500 = 12'500

des os trouvés dans des stations Magdaléniennes au Paléolithique !

LES SYMBOLES NUMÉRIQUES DE GLOZEL

TIRENT LEUR ORIGINE DU PALÉOLITHIQUE

Une fois de plus, c'est le Docteur MORLET (A. MORLET, 1955) qui a attiré l'attention sur le fait qu'on pouvait observer sur des os provenant des fouilles de Glozel des symboles numériques et ce travail est loin d'être terminé. Mais, je commençais d'abord à combiner des symboles et des chiffres en me disant que certains constituaient probablement une « sténographie » numérique pour gagner de la place en les gravant sur des objets comme des os. Je suggérais alors qu'on écrivit pour le nombre « 40 » principalement quatre bâtons **IIII**, mais il devenait clair qu'on utilisait aussi le symbole « **A** ». Je faisais donc la même observation pour « 20 », où on écrivait **II**, ou la forme symétrique de « 40 » comme « **V** ». Je donne comme explication quelques exemples d'inscriptions magdaléniennes de la Dordogne et des Pyrénées (JEAN BLANCS, *fig. 6*, — LAUGERIE BASSE, *fig. 7*, — LORTHET, *fig. 8*). Si l'on compare ces inscriptions avec certaines gravures glozéliennes, l'on observe exactement la même caractéristique des signes numériques (inscription *fig. 9*) ; il existe en outre, un cas spécial (inscription *fig. 10*) où je fais la spéculation d'introduire le chiffre « 100 » et de montrer en plus qu'il s'agirait peut-être d'une multiplication. J'ai dérivé cette structure d'une inscription latine dans une autre relation (I. SCHWARZ-WINKELHOFER et H. BIEDERMANN, 1975). L'interprétation que je donne de ce texte pourrait-elle évoquer un calcul astronomique ?

J'ai déjà expliqué (*fig. 4*) que certains symboles de l'écriture Glozélienne doivent avoir possédé un caractère soit phonétique soit numérique. Comme exemple, je donne le signe « **X** » qui signifiait en proto-celtique RE, « rayon » (*Tab. 4*), mais qui était utilisé en combinaison avec d'autres nombres comme **I** = 10 ; ou **II** = 20 donnant ainsi « 50 » (*Fig. 7, 9 et 10*) ; c'était aussi la même chose pour **A** et **V**. Mais autrement dit il n'y a rien d'anormal de voir utiliser les mêmes symboles, soit comme lettre, soit comme chiffre, ce qu'on sait aussi du Latin où l'on utilise une telle fonction double pour C, D, L, M et X.

Dans mes études je me concentrais d'abord sur les nombres décimaux ce qui me semblait plus facile. Je n'ai malheureusement pas encore déchiffré tous les nombres de 1 à 9, et je n'ai trouvé que le symbole **L** pour 4 et le signe **H** pour 8. Il reste encore beaucoup de travail pour que le « calcul élémentaire » de Glozel soit déchiffré.

LA LANGUE PROTO-CELTIQUE SYLLABIQUE

DANS L'ÉCRITURE DE GLOZEL

Nous avons vu qu'existait à l'origine la langue pré-celtique qui nous est conservée comme « appellative » antérieurement dans les toponymies. J'avais déjà discuté que ce pré-celtique me semblait avoir été formé comme une langue syllabique, tel par exemple le *Linéaire B*. On peut donc facilement distinguer les expressions pré-celtiques dans les syllabes unitaires, et on lit ainsi TENE (« feu ») comme TE-NE, BERE/LERE (« lune ») comme BE-RE, LE-RE et SUR/SUL (« étoile ») comme

SU-RE, SU-LE ; pour GUR/GREN (« soleil ») pouvant former GU-RE et GE-RE-NE. Ainsi on devrait connaître maintenant la signification de ces unités codiques !

Comme hypothèse de travail, je posais la question suivante : serait-il possible qu'il se cache derrière ces syllabes des désignations en relation avec des phénomènes physiques des corps célestes ? A partir de ces réflexions, j'arrivai à la conclusion que l'expression RE représentait un « ra-yon », LE déterminait la « lumière » et SE était utilisé pour quelque chose qui « scintillait » comme « éclair ». En outre, je dérivais l'expression GE du mot grec « $\gamma\eta$ » pour « terre », et NE du Sumérien « an » pour « ciel ». Ainsi le mot pour feu « TENE » se décompose en deux syllabes, d'abord TE qui voulait dire « feu brûlant » et d'autre part NE « ciel », et on conclura sur TENE représente une désignation combinée comme « feu du ciel » (*Tab. 2*).

Je n'avais trouvé ainsi que six de ces unités codiques de la langue proto-celtique en les dérivant du pré-celtique (*Tab. 2*), et je me demandais par la suite de combien d'entre elles cette langue avait été formée ? Comme conclusion, j'ai pu établir qu'il existait 22 syllabes formées à partir de consonnes dans les langues celtiques (*Tab. 3*). L'on doit y ajouter que les voyelles — (j'emploie souvent le « e ») n'étaient pas encore strictement déterminées, comme on le sait par ailleurs des anciennes langues sémitiques.

Je ne peux résumer ici tous les détails qui me laissent découvrir l'existence d'une langue encore plus ancienne que le pré-celtique, mais qui devrait être son « précurseur » en se comportant comme langue codique et en utilisant comme syllabaire les 22 consonnes « celtiques » ; je la dénommais ensuite *proto-celtique*.

J'ai décrit l'histoire de cette langue unique dans un manuscrit (qui n'est pas encore publié) et j'ai acquis la conviction qu'elle avait été parlée au minimum depuis le Néolithique, mais aussi qu'elle était répartie sur de « grandes parties du monde entier » ; en effet j'ai trouvé que ce proto-celtique est toujours présent, non seulement dans les toponymies et les hydronymies, mais également dans les noms des dieux et des déesses des anciens peuples, dans leurs mythes, dans les messages magiques et dans l'astronomie.

C'est pourquoi après avoir terminé mes études sur le proto-celtique, j'avais de bon sens raisons de m'occuper d'un déchiffrement du *Glozélien*. Mais, je compris assez vite que l'écriture Glozélienne se composait de différents symboles : *figuratifs, mnémoniques, numériques et phonétiques*, et cela rendait le déchiffrement particulièrement difficile. Le Docteur MORLET avait décrit dans ses publications plus de 100 (?) symboles, mais je ne suis pas sûr si ce nombre est exact. En effet, il n'existe dans le proto-celtique que 22 syllabes codiques, dont je n'ai trouvé jusqu'ici qu'une dizaine figurés dans l'écriture Glozélienne (*Tab. 4*).

Revenons au début de mes réflexions linguistiques sur Glozel. Jusqu'ici, j'avais traduit la toponymie de Glozel avec le pré-celtique comme GOR-SEL = « soleil-étoile ». Si on le transforme maintenant dans la forme du syllabaire codique dit proto-celtique, on ne change pas son contenu, mais on l'élargit en lisant GE-RE-SE-LE, « terre-rayon-éclair-lumière ».

Malheureusement, je ne connais pas encore la clef pour décoder ce mot se composant de quatre syllabes ; peut-être devrait-on y chercher le code secret de l'astronomie de Glozel ?

*
**

CONCLUSIONS

L'écriture de Glozel n'est pas unique au monde, comme l'a montré le Docteur A. MORLET (A. MORLET, 1955). En 1894, on a découvert par exemple sous un dolmen de la région d'Alvao au Portugal des inscriptions sur galets et plaques de schiste, et M. MENDES-CORREA a remarqué qu'il y avait sur des morceaux de poterie des signes qui ne se trouvent qu'à Alvao et à Glozel.

J'ai lu ailleurs, à propos de ces inscriptions ibériques (M.A. HOWARD, 1978) « que l'alphabet trouvé à Alvao représente jusqu'ici la plus ancienne écriture datée au Néolithique, et qu'elle se compose d'une forme des Runes. Par contre on ne sait pas exactement à quelle époque l'alphabet runique le plus ancien, le "Fupark ou Futhark", a pris son origine. Les runes étaient dérivés de symboles magiques, et on pouvait lire chaque rune de droite à gauche ou de gauche à droite ».

Mais n'oublions pas les inscriptions dans un alphabet punico-phénicien découvert récemment sur des mégalithes, sur la côte de l'Est de l'Amérique du Nord ; — écrites dans une « ancienne » langue celtique, elles possèdent une très grande ressemblance avec le Glozélien (B. FELL, 1977).

En outre je ne veux pas trop assimiler l'écriture Glozélienne à celle des Runes, mais je voudrais ajouter que le mot « run » vient du vieux Gaélique d'Irlande et se traduit par « secret » ; si on se sert

pour « rune » du proto-celtique, on peut le transformer en RU-NE ce qui veut dire « rayon du ciel » !

En terminant, je veux exprimer mon espoir que l'affaire de Glozel soit enfin élucidée. Glozel n'est pas unique au monde, mais ses tablettes représentent vraiment des documents où se révèle une conception du monde de nos ancêtres, lequel est devenu incompréhensible pour l'homme moderne avec sa culture technicisée.

Dr Hans-Rudolf HITZ,
Guntengarten 23. — CH 4107 ETTINGEN.

BIBLIOGRAPHIE

- BIANCO (J.), 1977. — Comment je déchiffre l'écriture pascuane. *Chroniques des civilisations disparues*, n° 22, Kadath.
- CRAWFORD (T.D.), 1977. — Nouvelles Etudes sur Glozel. *R.A.C.F.*, n° 63-64.
- FELL (B.), 1977. — America B.C. Ancient Settlers in the New World. *New York*.
- HOWARD (M.A.), 1978. — The Runes and other magical Alphabets. *Wellingborough/Northamptonshire*.
- ISSERLIN (B.S.I.), 1976. — Note sur les Inscriptions de Glozel. *R.A.C.F.*, n° 57-58.
- LENGYEL (L.), 1976. — Das geheime Wissen der Kelten. *Freiburg/Br.*
- MORLET (A.), 1930. — De l'Origine du Swastika. *Mercur de France*, n° 767.
- MORLET (A.), 1955. — Origines de l'écriture. *Montpellier*.
- MUELLER (R.), 1970. — Der Himmel über dem Menschen der Steinzeit. *Astronomie und Mathematik in den Bauten der Megalithkulturen. Berlin/Heidelberg/New York*.
- SCHWARZ-WINKELHOFER (I.) et BIEDERMANN (H.), 1975. — Das Buch der Zeichen und Symbole. *München/Zürich*.
- TORCHET (N.), FERRYX (P.) et GOSSART (J.), 1978. — L'Affaire de Glozel. *Copernic/Kadath*.
- VOELTER (D.), 1930. — Die Inschriften von Glozel. *Strassburg*.
- WATERS (F.), 1969. — The Book of the Hopi. *New York*.

N.D.L.R. — L'étude ci-dessus constitue une première approche de l'écriture de Glozel et une étape initiale dans les essais de compréhension et de déchiffrement de celle-ci par Hans-Rudolf HITZ, Docteur en Philologie.

Les résultats apportés, — pour étonnants qu'ils puissent paraître au premier abord, — doivent être considérés encore uniquement comme des hypothèses de travail et ne pourront être appréciés et jugés que dans le contexte global des travaux que poursuit ce chercheur.

Les interprétations du Dr H.-R. HITZ, — malgré leur caractère encore hypothétique à certains égards, — semblent devoir être confirmés par les études en cours, comportant l'examen de vingt autres tablettes de Glozel et leur comparaison avec diverses autres inscriptions Européennes.